



www.cinelegende.fr

CinéLégende

un film, une légende

n° 22



Films : ***Sita chante le blues*** de Nina Paley
Devdas de S. L. Bhansali

Conférences : ***Les unions mystiques de l'âme***
Women in Indian Popular Cinema

Ateliers : ***Danse indienne*** / ***Ecriture***

Dîner Lecture : ***Sublime amour et littérature***

Angers - 12 au 22 avril 2011
400 Coups-Institut Municipal-Espace Welcome-CNDC-India

Avec Luna Papa, Cinélégende a déjà évoqué l'amour des dieux pour les humain(e)s. La créature elle aussi peut éprouver de l'amour pour la divinité, pour ce qui est plus haut, plus grand qu'elle; un amour mystique, ou bien un amour dévotionnel qui s'opposent à l'amour ordinaire, d'égal à égal: l'amour dévorant de Sitā pour Rāma ou de sainte Thérèse pour le Christ, celui de Tristan pour Iseult, ou celui de ces fans prêts à donner leur vie pour leur idole.

Cet amour sublimé, célébré par les religions, glorifié dans les romans, a-t-il encore sa place dans une société ancrée dans l'individualisme, qui voudrait rationaliser les rapports amoureux?

Magnifie-t-il l'individu, et lui apporte-t-il un moyen d'épanouissement? Ou bien le conduit-il nécessairement à un état de soumission, à son propre anéantissement, à la mort?

Et tout d'abord, quelle est la spécificité de ce sublime amour? Question métaphysique qu'il ne peut être question de traiter ici. Simplement l'illustrer au travers de mythes et de légendes, et de certaines de ses manifestations passées ou actuelles.



Les films : Sita chante le blues

**USA, Inde - 2005 /
2008**

82 minutes – couleurs – VO
film d'animation, musical

RÉALISATION : Nina Paley

SCÉNARIO : Nina Paley,
d'après le *Rāmāyana*

MUSIQUE : Todd Michaelsen
chansons : Annette Hanshaw



Sujet.

Sitā est l'héroïne du *Rāmāyana*, célèbre épopée de la mythologie hindoue : épouse dévouée de Rāma, elle est enlevée par le démon Rāvana qui la séquestre dans l'île dont il est le roi. Rāma, secondé par Hanumān et l'armée des singes, parvient à la délivrer. Mais un doute s'instille : n'a-t-elle pas dû céder aux avances de Rāvana, est-elle restée pure ? Rāma se voit contraint de la répudier. Du fond de la forêt, Sitā ne cesse de révéler celui qui l'a bannie. Et c'est en se laissant engloutir par la Terre-Mère qu'elle sublimera son indéfectible fidélité.

Nina (la réalisatrice du film) reçoit un e-mail de son compagnon parti en Inde, qui ainsi met fin à leur union.

Mêlant tragédie ancienne et comédie contemporaine, elle dresse un parallèle entre sa vie et celle de Sitā, qu'elle met en musique avec la voix d'Annette Hanshaw, chanteuse jazz des années 20.

Commentaire

Sita chante le blues a été entièrement scénarisé, réalisé, animé et monté par Nina Paley, qui y juxtapose habilement différents types d'animation. Le récit regorge d'allusions, et l'image, comme la bande son (musiques, voix, bruitages...), ne cessent de faire réagir entre elles époques et cultures (le singe Hanuman faisant des claquettes, ou, à l'entracte, l'ermite achetant des pop-corns et Sitā se rendant aux toilettes !).

Le film propose une juste distanciation par rapport au texte fondateur qu'il actualise : sans être iconoclaste, une salutaire désacralisation des mythes. Il suggère entre autres la question de l'interprétation, parfois problématique, qui peut en être proposée.

Pour faire face aux problèmes de diffusion, la réalisatrice a fait un pari qui pourrait faire école : offrir le film aux internautes, comptant sur eux pour en parler et en favoriser la distribution. Pari gagné si l'on en juge par l'accueil que lui a fait le public, car le voir sur son ordinateur ne saurait remplacer la vision sur grand écran.

Ce film a reçu le Cristal du long métrage (le premier prix) au Festival international du film d'animation d'Annecy en 2008.

Devdas

Inde - 2002

180 minutes – couleurs – VO (hindi)
Bollywood, mélodrame flamboyant

RÉALISATION : Sanjay Leela Bhansali

SCÉNARIO : Sanjay Leela Bhansali,
d'après Sarat Chandra Chatterjee

IMAGE : Binod Kumar Pradhan

MUSIQUE : Ismail Darbar

INTERPRÈTES : Shah Rukh Khan

(Devdas), Aishwarya Rai (Paro), Madhuri Dixit (Chandramukhi), Jackie Shroff (Chunnilal)



Sujet

Paro et Devdas s'aiment depuis l'enfance. Quand Devdas rentre en Inde, après dix ans d'études à Londres, il est déterminé à épouser Paro. Mais ses parents refusent ce qu'ils considèrent comme une mésalliance, et Paro est contrainte d'épouser un riche aristocrate pour venger l'affront fait à sa famille. Devdas, désespéré, sombre dans l'alcool et trouve refuge auprès de Chandramukhi, une courtisane à la beauté légendaire, qui s'amourache de lui. Mais un jour, voyant qu'il est sur le point de mourir, Devdas tente de rejoindre Paro...

Commentaire

Devdas est un classique de la littérature bengalie, plusieurs fois adapté à l'écran. Bien plus qu'un drame social ou qu'une simple histoire apparentée à *Roméo et Juliette*, il s'affirme comme l'illustration d'un mythe. Par-delà la force romanesque de l'histoire d'amour entre les deux héros, il propose un deuxième niveau de lecture ouvrant sur une symbolique religieuse et mythologique.

Le cinéma indien, qui tient une place importante dans la vie et la culture du sous-continent, prend souvent en compte cette dimension mythique. Même s'ils insistent sur le multi-confessionnalisme et s'ils puisent à de multiples sources, indiennes ou occidentales, nombre de films y reflètent la culture traditionnelle hindoue. Celui de S.L. Bhansali est emblématique du cinéma indien, et notamment de « Bollywood » (contraction de « Bombay », où se trouvent les grands studios, et de « Hollywood ») :

- L'Inde est le premier producteur de films au monde. Chaque état produit ses propres films, parlant autant de langues différentes.
- Certains réalisateurs, dans le sillage de Satyajit Ray, défendent un cinéma indépendant, artistiquement ou politiquement engagé.
- Les films en hindi, diffusés dans tout le pays et à l'étranger, représentent la part la plus importante, en nombre et en investissements, de la production. Ils se caractérisent entre autres par leur longueur, le mélange des genres et le recours systématique à des séquences chantées et dansées.

Thèmes mytho-légendaires des films

Le mythe est présent de façon manifeste dans ces deux films. Chacun d'eux déclare d'emblée, dès l'ouverture, sa respectueuse dévotion aux dieux : *Sita chante le blues* avec le rappel des grands mythes cosmiques et l'évocation de Vishnu, Brahma, Sūrya... ; et *Devdas* avec l'image de la déesse Durgā, particulièrement révérée au Bengale (où l'action est supposée se dérouler) : Durgā, « la lointaine, l'inaccessible », une des formes que revêt Pārvatī, « la montagnarde », dont l'héroïne, Paro, porte le nom. C'est d'ailleurs elle que Rāma implore avant de livrer bataille contre Rāvana ; touchée par sa dévotion, elle lui apparaît et lui assure la victoire.



Il ne faut pas oublier qu'en Inde, et notamment dans le cinéma indien, tout peut être interprété à la lumière de la religion. Ce point de vue « supérieur » peut être suggéré par la récurrence dans *Devdas* des vues plongeantes de la caméra, à la verticale. Deux figures mythiques, objet d'une égale ferveur en Inde, se trouvent au cœur de ces deux films : Rāma et Krishna.

Rāma, septième avatar de Vishnu, image de l'homme parfait, est l'objet d'une grande dévotion, tandis que Sitā est devenue le modèle de toutes les épouses hindoues, et Hanumān, le dieu-singe, celui de la fidélité.

Krishna, huitième avatar de Vishnu, est vénéré comme un dieu ; il est fréquemment représenté jouant de la flûte et séduisant les gopīs, les gardiennes de troupeaux de Vrindavan. C'est aussi lui qui, dans la *Bhagavad-Gītā*, enseigne le dharma à Arjuna.

Les deux films proposent une actualisation des mythes et des sentiments qui les sous-tendent. Tous deux nous parlent d'amour et se font écho : sur des tons différents, c'est la même aspiration, le même amour, inconditionnel et insatisfait, qui transparait à travers la fidélité de Sitā pour Rāma, l'expérience d'une Américaine abandonnée, le blues d'une chanteuse de



jazz et les élans mélodramatiques d'un film Bollywood. Mais il n'est sans doute pas inutile donc de rappeler les mythes fondateurs sur lesquels ils reposent :

- Rāma était destiné à devenir roi d'Ayodhyā, mais la nouvelle épouse de son père lui substitue son propre fils et exige pour Rāma un exil de douze années dans la forêt. Son épouse Sitā l'y accompagne. Le démon Rāvana, s'empare de Sitā par la force pour l'emporter sur l'île de Lanka dont il est roi. Avec l'aide d'Hanumān, le dieu des singes, Rāma entreprend d'aller la délivrer. L'armée de Rāvana est finalement écrasée. La période de l'exil étant terminée, le couple retourne à Ayodhyā et Rāma reprend sa couronne. Mais le peuple met en doute la fidélité de

Sitā lorsqu'elle vivait dans le palais de Rāvana. Sous la pression, Rāma doit répudier sa femme et l'envoyer dans la forêt. Là elle donne naissance à des jumeaux qu'elle élève dans la dévotion de leur père. Bien plus tard, Rāma fait revenir Sitā auprès de lui, et celle-ci, afin de



prouver son innocence, demande à la terre de l'engloutir si elle était restée pure. Ce qui se produit. Au terme de mille années de règne, Rāma ira l'y rejoindre.

Le rapport au film est immédiat. Nina reste attachée au souvenir de celui qui l'a quittée, de même que Sitā reste entièrement dévouée à son super héros qui, d'une simple pichenette, vient à bout de tous les démons.

- Devdas peut être assimilé, en tant que héros, à Rāma, ce que confirme le nom de leurs mères respectives : Kausalyā. Mais le film fait surtout référence à Krishna :

Le sage Nārada avait prédit que le roi Kamsa serait tué par son neveu. Il garde donc Devakī, sa demi-sœur, en captivité et fait tuer ses six premiers enfants. Mais le huitième, Krishna, est secrètement échangé avec la fille d'un bouvier. Il est donc élevé dans un village où il commence par maîtriser un serpent maléfique ; il y séduit avec sa flûte les filles, 900 000 gopīs (« gardiennes de vaches ») qui, folles de désir, tombent toutes amoureuses de lui. En dansant, elles forment un cercle symbolisant l'union du ciel et de la terre. Il s'unit à chacune d'elles, mais Rādhā reste sa préférée. L'amour – folâtre, comme le sont les jeux de la nature - de Krishna pour les gopīs représente l'amour du dieu pour les hommes, tandis que celui de Rādhā personnifie la dévotion de l'homme envers la divinité.



L'effervescence qui règne dans la maison à l'annonce du retour de Devdas, fait directement écho à la ferveur des villageoises guettant le retour de Krishna, du dieu qui s'était provisoirement absenté en un autre monde, et c'est bien vers sa préférée

que se portent d'abord ses pas, attisant la jalousie des autres. Par la suite la dévotion de Chandramukhi (« au visage comme la lune, au beau visage ») participera, sur le mode de la séduction, du même sentiment et fera écho à l'amour sans limites de Paro (*Je ne veux que te servir*). La nature « divine » du personnage est soulignée par la mise en scène : on tarde à le voir ; il reste un certain temps invisible, pur esprit, avant de s'incarner très concrètement en homme et puis de déchoir jusqu'à la mort sacrificielle, au terme de sa passion endurée au nom de l'amour (Krishna, prêchant l'amour universel, a pu être rapproché, ne serait-ce que par le nom, de la figure du Christ).

Au-delà de son batifolage juvénile, Krishna représente également un personnage héroïque et plein de sagesse. Mais c'est surtout à ses aventures amoureuses qu'il doit l'immense dévotion de ses fidèles : ses rapports avec les gopīs, qu'il est censé avoir toutes satisfaites, symbolisent le principe divin auquel les âmes individuelles cherchent à s'unir pour obtenir la libération.

Krishna est notamment révé, dans la tradition hindoue, par les chants dévotionnels et la danse ; ce qui se confirme dans *Devdas*. Deux scènes dansées, dans deux styles différents (classique, inspiré par le bharata nāṭyam, au début, et kathak, une danse de cour, par



la courtisane), illustrent les amours de Rādhā et Krishna. On relève dans la première chanson de Paro une pure expression de la passion mystique : *Tandis qu'ici je me consumais...*, soulignée par les cheveux dénoués, signes d'un total abandon à la divinité, tels ceux de Marie-Madeleine débordant d'amour pour Jésus. La fin de la chanson, avec les poudres colorées, se réfère de façon évidente à la fête du Holi, qui célèbre les jeux de Krishna en même temps que le retour du printemps. Et la nuit de noces non consommée - telle celle d'Iseult et du roi Marc - permettra à Paro de rester chastement fidèle à Devdas.

Symboles également de l'ardeur et la ferveur qui embrasent les âmes, toutes ces flammes (lampes ou brasiers) qui jalonnent le film, ainsi que l'importance du rouge, notamment dans la séquence finale, qui sublime la passion amoureuse. Comme Paro au début du film, Chandramukhi, la courtisane aimante, ne cesse de voir Devdas, qui a disparu, dans la flamme des lampes. Même l'ivresse, prônée par Chanu, sublime l'élan mystique. Le poète Omar Khayyām ne disait-il pas la même chose?

Comme dans le *Rāmāyana* ou dans le *Cantique des cantiques*, l'âme humaine est ici



féminine : Devdas, tout « serviteur de dieu » qu'il soit étymologiquement, est d'abord représenté comme la divinité vénérée et espérée. Il se manifeste par des signes plus ou moins subtils : la trace sur la lèvre qu'après sa visite nocturne Paro découvre en se réveillant, ou bien le stigmaté qu'il imprime sur le front de la jeune femme, entre le bindi (le point

rouge, le « 3^{ème} œil »), et la raie rouge dans les cheveux soulignant sa condition de femme mariée. Mais Dieu aspire à la créature comme la créature aspire à lui, et, dans les jeux mêlant indifférence et sincérité, vanité et mise à l'épreuve, les rôles s'inversent et c'est Paro qui finit par incarner l'idéal que Devdas ne rejoindra que par-delà la mort (*Pourquoi les hommes ont-ils peur de mourir ?* demande-t-il en découvrant que c'est là la finalité du sublime amour). A travers les dédales de la matière, l'union mystique reste bien difficile à établir : *Tu étais loin, et pourtant si proche.*

La quête du sublime

*Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! Oui, tes étreintes sont
meilleures que le vin. Tes parfums ont une odeur suave ; ton nom
est un parfum qui se répand ; c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.
Entraîne-moi derrière toi, courons ! Le roi m'a fait venir
en ses appartements. Jubilons, réjouissons-nous en toi !
Nous célébrerons ton amour mieux que le vin !*

Le Cantique des cantiques

Pour les physiciens, la sublimation est le passage d'un corps de l'état solide à l'état gazeux, sans passer par l'état liquide : une transmutation subite de la matière vers quelque chose de plus subtil, en quelque sorte de plus pur. Les psychanalystes y voient la dérivation de la pulsion sexuelle ou agressive vers un objet moins trivial, par exemple dans une création artistique.

L'amour aussi peut se voir sublimé. La conclusion des contes, « *Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants* », ne saurait éteindre la soif d'un « grand amour », celui qui a animé Tristan et Iseult.

Dans un roman « romanesque », le fondement de l'histoire, qui suscite la fascination du lecteur, repose sur la présence de l'obstacle. Elle manifeste la pression de la mort face à la vie ordinaire qui, elle, est sans histoire.

L'amour courtois

*Seigneurs, vous plaît-il d'entendre beau conte d'amour et de mort ?
C'est de Tristan et d'Iseult la reine.
Écoutez comment à grand'joie, à grand deuil, ils s'aimèrent,
puis en moururent un même jour, lui par elle, elle par lui.*

Joseph Bédier, Le Roman de Tristan et Iseult

Mais quand et comment l'idée de ce sublime amour s'est-elle d'abord instillée dans nos esprits, dans notre culture ? Denis de Rougemont le date précisément : c'est au XII^e siècle qu'en Occident la littérature courtoise a choisi de célébrer la Dame et de prôner la dévotion inconditionnelle que lui porte le chevalier. En même temps se développait le culte de la (femme) Vierge : le moine devenait le chevalier de Marie. Et c'est l'influence hérétique des cathares qui se serait ainsi exprimée, une spiritualité qui aurait revivifié une religion antérieure répandue depuis l'Indus jusqu'au monde celte.

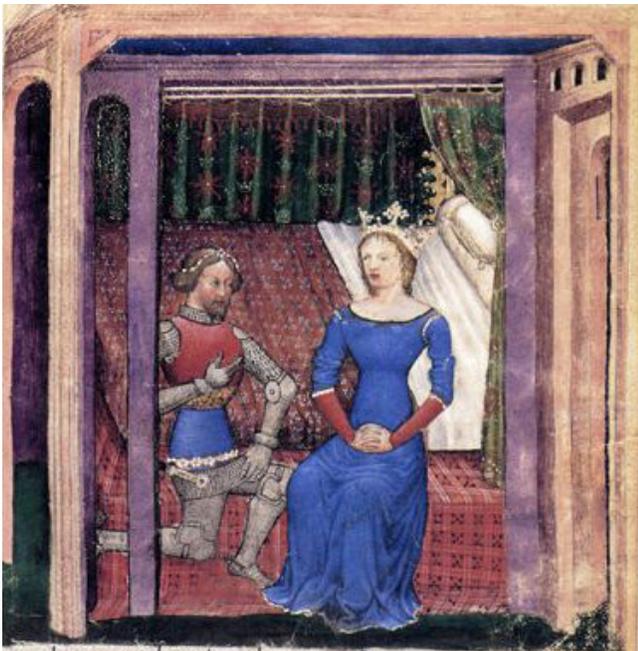
Le catharisme prend ses racines en orient, dans le manichéisme iranien qui dissocie le royaume de la lumière (le royaume divin), et le royaume des ténèbres (le royaume de la matière). Au commencement, lumière et ténèbres coexistent sans se mêler. Mais un jour les ténèbres pénètrent la lumière. Ainsi apparaît l'homme dont l'esprit participe de la lumière et le corps des ténèbres. Pour lui ce monde tangible est néfaste et seule la mort peut l'en délivrer ; c'est elle qui procure la libération de l'esprit. Les cathares professent donc le retrait vis-à-vis de la vie sensible, le mépris du corps, l'abstinence et la chasteté. En même temps ils idéalisent

l'âme : le manichéisme parle d'une jeune fille éblouissante de beauté qui attend le fidèle sur le pont de l'au-delà et qui lui déclare : *Je suis toi-même !* Comme chez Platon, où chacun recherche la moitié manquante de son être androgyne, la part spirituelle et angélique de l'homme, son vrai moi, revêt une forme féminine, et c'est l'amour de la femme qui permet de révéler la nature divine de l'âme.

C'est à la cour des seigneurs cathares que les troubadours trouvent leur inspiration. La *fin'amor* qu'ils chantent est un amour sublimé qui implique la chasteté, un culte laïc à la dame dont la beauté absolue devient manifestation du divin. Il symbolise l'élan de l'âme humaine vers l'amour de Dieu. Et le fini, le corps, ne pouvant se fondre dans l'infini, c'est par la mort, qui libère l'âme, que l'on est susceptible de rejoindre l'inaccessible, de réaliser la communion avec l'Être aimé. Dès lors, dans la poésie des troubadours, la passion doit amener le *cœur d'amour épris*



(pour reprendre la formulation du roi René) à surpasser son désir pour la dame afin d'éprouver pour elle un amour raffiné, profond, véritable, un amour parfait, transposé sur un plan supérieur ; un amour chevaleresque qui s'élève à la même hauteur que l'idéal religieux. Cet amour est rare et nécessairement incompatible avec l'institution du mariage : qu'il reste chaste ou non, il s'adresse à une dame déjà mariée et s'affirme ainsi en adultère réel ou symbolique.



Telles sont les amours de Lancelot pour la reine Guenièvre dont il se fait le chevalier servant, de Merlin pour la fée Viviane qui lui soutire l'art de lier magiquement un homme et qui l'enserme à jamais dans une tour de verre, ou encore d'Abélard, qui s'en trouvera châtré, pour Héloïse.

Rougemont considère ainsi que *l'amour-passion glorifié par le mythe fut réellement au XII^e siècle une religion dans toute la force de ce terme, et spécialement une hérésie chrétienne historiquement déterminée.*

Toutes les religions connues en fait tendent à sublimer l'homme, et aboutissent à condamner sa vie « finie »... Selon l'islam, *une créature finie ne peut aimer que le fini.* Seul le christianisme, par le dogme de l'Incarnation, renverse cette dialectique : Dieu s'est fait homme ; le monde matériel, concret, s'en trouve sanctifié ; l'agapè, l'amour du prochain se substitue à l'éros, l'« amour de loin ».

L'amour mystique

Ô brûlure suave,
Ô plaie délicieuse,
Ô douce main, ô touche délicate,
Qui paye toute dette !
Qui donne la mort et change la mort en vie !
Saint Jean de la Croix, *La vive Flamme d'amour*



L'église catholique combat fermement l'hérésie cathare (ROMA n'est-elle pas l'inverse d'AMOR ?). Saint Bernard joue un rôle déterminant dans cette nouvelle croisade. Mais la pensée courtoise imprègne le siècle ; la coupe du Graal, qui a recueilli le sang du Christ, prend une valeur féminine et devient l'objet d'une quête fervente. Bernard relit le *Cantique des cantiques* et oppose à la *fin'amor* la mystique de l'Amour divin. La vénération pour la Dame se reporte vers la Vierge, comme en témoigne le miracle de la lactation, qui s'est produit dans une église de Champagne : priant devant une image de la Vierge allaitant Jésus, Bernard demande : *Montrez que vous êtes notre Mère*. Marie porte alors la main à son sein et en tire trois gouttes de lait que le saint recueille dans sa bouche, en éprouvant une extrême douceur.

Saint François d'Assise à son tour découvre les joies et les tourments de la contemplation extatique, jusqu'à recevoir en sa chair les stigmates de la Crucifixion ; pendant des siècles l'amour mystique va enflammer saints et saintes, atteignant des sommets de ferveur avec Jean de la Croix et Thérèse d'Avila. C'est cette dernière qui affirme que l'âme doit penser *comme s'il n'y avait que Dieu et elle au monde*, tout comme Iseult, auprès de Tristan, constatait : *Nous avons perdu le monde, et le monde nous*.

Car ce sublime amour est exclusif, il arrache l'adorateur à son environnement. Tel est étymologiquement l'en-thousiasme (« dans » - « dieu ») : l'état de l'homme qui se plonge dans la divinité, ou bien en lequel la divinité pénètre. Il est dicté par la « passion », dans le sens originel du terme : « ce que l'on subit malgré soi », aussi bien que « ce qui fait souffrir ». Comme la Passion, il mène inéluctablement à la mort, à l'ultime fusion de l'homme avec Dieu. L'amour mystique, tout exaltant qu'il soit, reste intimement associé à la souffrance et à la mort, une *mort transfigurante*, tout comme dans la légende de Tristan.

Cette *mystique de l'ivresse sentimentale* ressurgit chez une Thérèse de Lisieux, ou bien dans les phénomènes d'apparitions qui trahissent de la part des visionnaires une attente d'amour sublimé, en même temps que d'abandon sacrificiel à l'être adoré : pour n'en citer qu'une, Marie-Julie Jahenny, qui vivait à Blain, près de Nantes (1850-1941), est gratifiée pendant 68 ans de multiples apparitions de Jésus, de la Vierge et de différents saints, accompagnées d'une vie de souffrances désirées afin de participer à la Passion du Christ ; elle reçoit des stigmates, et, entre autres, un anneau sanglant de fiançailles s'inscrit sur son annulaire droit.

L'amour dévotionnel

*Ô ma Maîtresse,
Votre tendresse
Nourrit sans cesse
Mon pauvre cœur
De sa grâce et de sa douceur.
Le père Grignon de Montfort*

Les grands ascètes de l'Inde, suivant l'exemple du dieu Shiva, aspirent également à l'union suprême, à la dissolution dans le Grand Tout, le brahman, le Soi, source de joie infinie. Pour le tantrisme, c'est par l'union sexuelle que l'on peut atteindre l'union suprême. Mais l'amour du fidèle hindou peut aussi s'exprimer plus simplement, au travers de la piété populaire. Il existe une multitude de divinités en Inde, représentations imparfaites du Dieu suprême, dont les images omniprésentes sont l'objet de dévotions quotidiennes. Parmi ces figures révérees, Rāma et la fidèle Sitā sont particulièrement célébrés, tout autant que Krishna dont les amours ont été chantés par Jayadeva dans son *Gīta Govinda*, un poème à la fois dévotionnel, lyrique et érotique. Dans le film de Nina Paley, *Sita*, par la voix d'Annette Hanshaw, chante : *Je ne savais pas combien il était doux d'être une esclave pour Celui qui m'est tout*. Mais cet amour n'impose pas la mort, l'ultime fusion dans l'être aimé ; il reconforte, il aide à vivre.

Au même titre que les gopīs, les religieuses d'un couvent catholique se déclarent toutes épouses de Jésus qu'elles espèrent et dont elles chantent les louanges ; et tout comme Rādhā, certaines d'entre elles - Thérèse de Lisieux par exemple - se distinguent par une relation plus intense, plus intime, sans pour autant écarter les autres : *O Jésus, regardez-nous avec amour et donnez-nous votre doux baiser...* Le christianisme ne se revendique-t-il, autant que l'islam, comme la « religion de l'amour » ?

Les statues dans nos églises ou dans les temples hindous, toutes ces petites flammes qui veillent sur les autels ou au pied des personnages révérees témoignent de la dévotion, humble et fervente, des fidèles, de leur ardent besoin d'amour qui se voit concrétisé, entre autres, par ces tableaux du Rosaire où l'on voit les noces mystiques de saint Dominique avec la Vierge et de sainte Catherine de Sienne avec l'Enfant Jésus.

On se souvient aussi au Folgoët, dans le Finistère, de Salaün, « le fou du bois », qui, selon la légende, habitait le creux d'un arbre et ne savait dire que trois mots, qu'il ne cessait de répéter : *Itron Gwerc'hez Vari* (Dame Vierge Marie). Peu après sa mort, on découvrit sur sa tombe un lys sur lequel *Ave Maria* était inscrit en lettres d'or. En ouvrant sa tombe, on constata que la plante prenait racine dans sa bouche. Une basilique fut bâtie pour célébrer le miracle, et les pèlerins n'ont pas jusqu'à aujourd'hui cessé d'y affluer.



Le sublime amour aujourd'hui

Il est temps d'instaurer la religion de l'amour.

Louis Aragon, Le Paysan de Paris

La passion est toujours d'actualité, elle s'est immiscée dans notre quotidien. Vulgarisée par les romans et les films, elle perpétue cette ancienne hérésie spiritualiste qui avait fleuri au Moyen Age. Et elle veut nous faire croire que la vie ne vaut la peine d'être vécue que si l'on a succombé au « grand amour », de même que certains pensent qu'elle ne l'est que si l'on a une Rolex !

L'amour romantique, ou romanesque

*Je vous aime, Marie, c'est indéniable ; mais l'amour que je ressens pour vous, c'est celui du chrétien pour son Dieu.. J'étais mort, vous m'avez fait renaître
[...] J'ai puisé dans votre regard d'ange des joies ignorées ; vos yeux m'ont initié au bonheur de l'âme, dans tout ce qu'il y a de plus parfait,
[...] vous êtes la partie de moi-même qu'une essence spirituelle a formée.*

Charles Baudelaire, lettre à Marie Daubrun

Il est remarquable de voir à quel point un mythe a pu irriguer le fil de l'histoire et, encore aujourd'hui, influencer notre façon de penser et vivre le monde. Même à l'heure où l'on négocie l'amour sur Internet ou dans les clubs de rencontre, et où l'on célèbre le désir hâtivement satisfait, l'amour-fou, l'amour-passion continue, comme au temps de Tristan, de rechercher les obstacles ; et, si peu se risquent à boire le philtre, *presque tous en rêvent, ou en rêvassent*, comme l'écrit Rougemont.



C'est sans doute cette rêvasserie qui explique la crise du mariage : celui-ci s'inscrit dans la réalité et implique la durée ; l'amour-passion, ou plus précisément le romanesque se nourrit de contretemps. Il ne saurait se contenter de l'« amour du prochain » que prône la religion ; il est destiné à demeurer un « amour de loin ». D'où les divorces : la passion satisfaite au quotidien cesse d'être un moteur ; elle demande inmanquablement un nouvel objet, qui deviendra à son tour insipide une fois régularisé par le (re)mariage.

Sans le mari, il ne resterait aux deux amants qu'à se marier, constate Rougemont. Or on ne conçoit pas que Tristan puisse jamais épouser Iseut. Elle est le type de femme qu'on n'épouse point, car alors on cesserait de l'aimer, puisqu'elle cesserait d'être ce qu'elle est. Imaginez cela : Madame Tristan ! Ou bien Madame Roméo : une bourgeoise, bobonne !

Une nostalgie que l'on chérissait est-elle encore désirable une fois rejointe ? Là réside la clef, et l'attrait de bien des films qui racontent des histoires de cœur qui pourraient sembler bien banales et triviales.

Pourtant Sita est bien une « Madame Rama », et c'est la fidélité que célèbre son histoire. Point d'adultère. Mais son amour, tout « enthousiaste » et exclusif qu'il soit, n'en est pas moins repoussé, empêché, et c'est cela qui le transforme en amour mystique. Il est inévitable que, pour se justifier vis-à-vis de son mari, ce soit la mort qu'elle choisisse. Telle est toujours la seule issue. Comme le chante Charles Aznavour : *Mourir d'aimer De plein gré s'enfoncer dans la nuit...*



L'amour heureux n'existerait donc pas ? La presse parle régulièrement d'amours sublimes au quotidien, de couples restant amoureux après 70 ans de vie commune... Si l'amour reste attaché à l'échec, à l'impasse, c'est peut-être simplement qu'une fois encore le bonheur n'a pas d'histoire ; il n'est pas, sur un plan romanesque, rentable de raconter l'histoire d'amants comblés.

On peut se demander aussi dans quelle mesure l'amour sublime ne trahit pas une frustration, l'exaltation d'un amour désiré mais non payé de retour ; ou bien l'ambiguïté de la situation de l'homme face à la vie sexuelle : mélange de désir violent et d'irrépressible crainte. Le coup de foudre est aussi fatal que le philtre de Tristan ; comme lui il sert d'excuse à ce que l'on voudrait réprover. Le mythe du sublime amour matérialise à la fois le désir de la transgression et la culpabilité qu'elle engendre. Et finalement le goût du romanesque, dans la lignée des romantiques, perpétue le *amabam amare* (« J'aimais aimer ») de saint Augustin : ce n'est peut-être pas tant l'autre que l'on aime, mais l'idée de l'amour, et à travers elle, une image complaisante de soi-même. Alors que l'être aimé, idéalisé et perçu comme une déesse (ou un dieu), est ravalé au rang de pure idée, autrement dit d'objet.

L'amour idôlatre

*Michael tu seras toujours le meilleurs de tout les temps
Et ta musique me fera toujours rêver de toi
Tu me manque énormément
J'espère que tu es bien ou tu es et que tu as finalement la paix
Je t'aime.*

Une fan de Michael Jackson (sur Internet)

Le besoin de transcendance s'exprime toujours aujourd'hui, fût-ce à travers les idoles du sport, de la musique ou du spectacle : Michael Jackson est toujours vivant, paraît-il, et certains attendent son retour avec ferveur ; les stars indiennes font l'objet d'un véritable culte et figurent, au même titre que d'autres personnages illustres, sur les autels familiaux (Shah Rukh Khan, l'acteur de *Devdas*, dispose, en France même, d'un fan-club) ; il fut un temps où les spectateurs indiens vénéraient les personnages sacrés lorsqu'ils apparaissaient sur l'écran.

Le décès et les funérailles de célébrités soulèvent des vagues de douleur et de « com-*passion* ». On peut être prêt à mourir pour son idole. Mais dans quelle catégorie classer cette sorte d'amour : amour mystique, dévotionnel, ou bien post-romantique ?

Il en va de même de l'amour de la patrie, pour laquelle on donne sa vie, ou de l'enthousiasme que suscitent certains leaders qui emportent l'adhésion des foules, celles-ci fusionnant littéralement avec les idéaux qu'on leur propose. Cette façon de se perdre dans la masse cependant, reposant sur la dépersonnalisation, semble bien éloignée des sublimes élans du mystique ou du chevalier courtois.

L'art peut quant à lui susciter des passions créatrices. Tel est le cas de ces égéries, modèles pour les peintres, interprètes pour les cinéastes, sources de leur inspiration, dans lesquelles, comme dans un miroir, ils peuvent se contempler : Marlène Dietrich pour Sternberg, Giuletta Masina pour Fellini, Jean Marais pour Cocteau ou Jean-Pierre Léaud pour Truffaut...



Références :

p. 1 : Aishwarya Rai dans *Devdas*

p. 2 à 4 : affiche et photogrammes des films

p. 5 : la déesse Durgā (ouverture de *Devdas*) et le mariage de Rāma et Sitā (imagerie populaire)

p. 6 : Sitā vénérant Rāma, dans *Sita chante le blues*

le dieu Krishna (imagerie populaire), et les Gopīs le recherchant partout (miniature indienne)

p. 7 : photogrammes de *Devdas* : Devdas et Paro

p. 9 : le roi Marc épiant Tristan et Iseult (bas-relief du musée du Louvre)

Lancelot et Guenièvre (manuscrit mf 343 Bibliothèque Nationale)

p. 10 : le miracle de la lactation de saint Bernard

p. 11 : Salaün vénérant la Vierge Marie (vitrail de la basilique du Folgoët)

p. 12 : Franck Dicksee, *Roméo et Juliette*

p. 13 : Rock Hudson et Jane Wyman, dans *Tout ce que le ciel permet* de Douglas Sirk

p. 14 : commémoration de Lady Di au pont de l'Alma, 12 ans après

Bibliographie

Sarat Chandra BANNERJEE, *Devdas*, Les Belles Lettres, 2006

VÁLMÍKI, *Le Râmâyana*, Gallimard, 1999

Denis de ROUGEMONT, *L'Amour et l'Occident*, 1939 – 1972

Benjamin PERET, *Anthologie de l'Amour sublime*, Albin Michel, 1956

Jean MARKALE, *L'Amour courtois ou le couple infernal*, Imago, 1987

Philippe PARRAIN, *Regards sur le cinéma indien*, Cerf, 1969

André BRETON, *Nadja*, 1928

Djalâl ud-Dîn RÛMÎ, *Soleil du réel : Poèmes d'amour mystique*, XIII^e siècle

Saint JEAN DE LA CROIX, *La vive Flamme d'amour*, Seuil, 1584

Élisabeth BROWNING, *Sonnets portugais*, Gallimard, 1994

Christian BOBIN, *Le Très-Bas*, Gallimard, 1992

Christian BOBIN, *La plus que vive*, Gallimard, 1996

Jacqueline KELEN, *Marie-Madeleine, un amour infini*, Albin Michel 1982 - *Marie Madeleine ou la beauté de Dieu*, La Renaissance du Livre, 2003

Jacqueline KELEN, *Les amitiés célestes*, Albin Michel, 2010

Filmographie

Il n'est pas question d'inventorier ici tous les films parlant d'un grand amour. Citons-en quelques-uns :

Alain CAVALIER, *Thérèse*, 1986

Roberto ROSSELLINI, *Les 11 Fioretti de François d'Assise*, 1950

Jean DELANNOY, *L'éternel Retour*, 1943

Michel SPINOSA, *Anna M.*, 2007

Brad SILBERLING, *La Cité des anges*, 1997

Wim WENDERS, *Les Ailes du désir*, 1987

François TRUFFAUT, *L'Histoire d'Adèle H.*, 1975

William WYLER, *Les Hauts de Hurlevent*, 1939

Luis BUÑUEL, *Les Hauts de Hurlevent*, 1939

Georges CUKOR, *Le Roman de Marguerite Gautier*, 1937

Franco ZEFFIRELLI, *La Traviata*, 1982

Luchino VISCONTI, *Senso*, 1954

Josef von STERNBERG, *L'Ange bleu*, 1930

Max OPHULS, *Madame de...*, 1953

Jacques DEMY, *Lola*, 1961

Nagisa OSHIMA, *L'Empire des sens*, 1976

WONG KAR-WAI, *In the mood for love*, 2000

Alfred HITCHCOCK, *Sueurs froides*, 1958

Jane CAMPION, *La Leçon de piano*, 1993

Michel GONDRY, *Eternal Sunshine of the spotless mind*, 2004

L'association Cinélegende

La pensée mythologique, qui a nourri l'imaginaire des peuples, n'a rien perdu de son actualité : elle reste structurante pour les représentations collectives. Les histoires que nous content les films et les univers parallèles dans lesquels ceux-ci nous entraînent ravivent les images mythiques et jouent un rôle prépondérant dans cette construction.

Cinélegende souhaite établir des ponts entre cinéma et mythologie, ou légende : profiter du cinéma pour sensibiliser le public aux grands thèmes traditionnels, dont elle souligne la pérennité, tout en relisant certains films à leur lumière.

51, rue Desjardins 49100 Angers
02 41 86 70 80 06 63 70 45 67
www.cinelegende.fr
info@cinelegende.fr

Adhésions pour l'année 2010 ou 2011
membres actifs 10 €
simples adhérents 5 €
Chèque à l'ordre de Cinélegende

Angers, du 12 au 22 avril 2011 *Saveur indienne*

mardi 12/04	20h15	Film & débat <i>Sita chante le blues</i> (82 mn), de Nina Paley en présence de Wendy Cutler	Les 400 Coups 12, rue Claveau 02 41 88 70 95
mercredi 13/04	19h	Dîner-lecture-musique <i>Sublime amour et littérature</i> avec Ghislaine Le Dizès et Jean Desaire	Restaurant India 4 rue Hanneloup
jeudi 14/04	18h30	Conférence <i>Les unions mystiques de l'âme</i> par Lorine Bost et Philippe Parrain	Institut Municipal Place St-Eloi
samedi 16/04	-14h30 -16 h	Atelier danse indienne par Smt Anandi Nicolas - Conférence <i>Le Bharata Natyam, entre transmission et incarnation, suivie d'un cocktail indien</i> - Atelier : initiation à la danse bharata natyam	- Espace Welcome 4 place Maurice Sailland - CNDC 28 rue Bodinier
lundi 18/04	20 h	Atelier d'écriture avec Clodine Bonnet	Cinélegende 51, rue Desjardins
mardi 19/04	19h30	Film & débat <i>Devdas</i> (180 mn), de S.L. Bhansali en présence de Wendy Cutler	Les 400 Coups 12, rue Claveau 02 41 88 70 95
vendredi 22/04	10 h	Conférence (en anglais) <i>Women in Indian Popular Cinema : the role of the courtesan</i> par Wendy Cutler	Bibliothèque Anglophone 60, rue Boisnet

Conférence Institut Municipal : gratuit Dîner-lecture : prix repas (réservation : 02 41 86 70 80)

Atelier danse : 25 €, ou 5 € pour la conférence seule (réservation : 02 41 86 70 80)

Atelier d'écriture : 15 et 12 € - inscriptions (avant le 15/04) : 06 24 78 19 07

Film : tarifs habituels aux 400 Coups : 7,30 €, réduit 5,90 €, carnets 5 ou 4,40 €

groupes sur réservation auprès des 400 Coups : 3,60 € le matin (du 6 au 19 avril)

www.cinelegende.fr

